

le jour où ils vous quittent. Les représailles sont quelquefois terribles. Combien de Français qui ont succombé sous les coups de ces affranchis qui s'abaissent aujourd'hui pour se relever demain !

Reste donc la population mauresque de la ville d'Alger ; car pour les juifs je n'en parle pas. La conquête française les a émancipés et gagnés. D'esclaves rampants, conspués et battus, elle a fait des sujets de la loi française, cette maîtresse comode et indulgente. Les juifs ne sont pas seulement devenus les égaux des Maures, privilège inespéré il y a dix ans ; ils sont les concitoyens de leurs vainqueurs, et ils les servent, il faut le dire, avec intelligence, ardeur et dévouement. Deux cents jeunes israélites, appartenant aux premières familles de cette race industrielle et énergique, ont récemment offert au gouverneur général de former, à leurs frais, une compagnie tout armée et tout équipée pour faire la guerre aux Arabes. Il n'y a donc, de ce côté, aucun ombrage à concevoir pour la sécurité de la domination française dans la ville d'Alger.

Les Maures ne nous aiment guère, et ils ont bien raison. D'abord, nous avons apporté avec nous sur la terre d'Afrique des manières et des façons d'être qui choquent toutes leurs habitudes religieuses et domestiques. Nous avons donné à leurs femmes les plus fâcheux exemples. Nous avons contribué à rendre plus étroites ces éternelles prisons où elles vivent. Nous avons fermé pour elles les terrasses qui s'élèvent au-dessus des maisons, et où elles passaient autrefois, le soir, quelques heures privilégiées. Dans ce bienheureux temps, un homme qui osait paraître sur la plate-forme de sa maison à l'heure réservée pour la promenade des femmes risquait sa tête. Aujourd'hui, tous les sexes sont égaux devant la loi, et la charte de 1830 permet de se promener à toute heure, même à Alger. Aussi les femmes mauresques, celles qui se piquent d'une certaine éducation, ne quittent-elles plus leurs appartements intérieurs ; les terrasses, témoins discrets de tant de charmantes causeries, de tant de confidences dérobées à l'oreille des maris, sont devenues silencieuses et désertes. Premier grief.

Mais les Français ont des torts bien plus sérieux envers les

Maures d'Alger. Parmi ces derniers, les uns étaient propriétaires, les autres vivaient d'emplois publics; la plupart faisaient le commerce. L'occupation a porté le trouble dans la propriété, transporté aux Français l'exercice des fonctions publiques, augmenté le prix des subsistances et des loyers; en même temps, la concurrence a diminué les produits du commerce.

Autrefois le commerce rapportait aux négociants de la ville près de quarante pour cent; aujourd'hui les bénéfices ne vont pas à quatre. « A la vérité, nous faisons beaucoup plus d'affaires, me disait un jour un d'entre eux, homme jeune, spirituel et instruit, mais nous gagnons moins. Plus de peine et moins de profit, tel est pour nous le résultat de la conquête. » Se donner plus de peine, travailler, s'agiter, condamner son intelligence à la pensée, obliger son corps à sortir de l'immobilité sacramentelle qui semble un des dogmes de leur foi religieuse; telle est, pour les Maures d'Alger, la loi du nouveau régime importé par la conquête française; loi de salut sur le continent européen, loi de fer sous le ciel d'Afrique, loi qui révolte tous les préjugés mauresques, et qui décime incessamment cette population paresseuse, soit par la ruine, soit par l'expatriation, soit par la mort. Beaucoup succombent à cette concurrence que l'activité de nos comptoirs livre sans relâche à leurs échoppes endormies et enfumées; quelques-uns meurent à la peine; d'autres quittent cette terre qu'a bouleversée l'industrie européenne, et qui brûle comme une fournaise ardente sous leurs pieds. Ils s'en vont à Tunis, où une hospitalité intéressée les accueille, et où, réfractaires de la domination française, ils revendiquent pourtant auprès de nos consuls le privilège de nos lois protectrices; contradiction qui, pour le dire en passant, mérite d'être sérieusement signalée.

Ceux qui restent ne sont pas redoutables. Les Maures sont doux et timides, sans instruction, sans lumières, sans préjugés fanatiques; car ils sont sans caractère et sans énergie. Ils ne savent ni manier une arme, ni guider un cheval, ni présider un conseil, ni poursuivre une résolution; ils ne sont ni conspirateurs, ni intrigants, ni guerriers. Ce sont, pour me

servir du mot employé par les Arabes de la campagne pour les désigner, « des marchands d'épices. » Seulement, ils ne sont pas encore électeurs. Le gouvernement du pays n'a donc pas à compter avec eux. Ce sont des alliés suspects qui ne seront jamais vos ennemis déclarés, des rivaux commodes qui vous cèdent la place partout où il faut déployer quelque énergie pour la défendre, des voisins frondeurs mais paisibles, qui vous voient sans enthousiasme mais sans envie, qui ne prennent aucune part à vos fêtes, mais qui ne se réjouissent pas insolemment de vos désastres; une race, en un mot, qui est tout à fait le juste milieu entre la paix et la guerre, entre la soumission et la révolte, et de laquelle nous ne devons attendre ni hostilité ni dévouement.

Les Maures sont donc trop faibles pour faire courir aucun risque à la conquête française au sein de leur ville; mais ils sont restés trop attachés à leur loi religieuse pour accepter nos mœurs modernes, et le contraste extrêmement tranché qui existe entre leurs habitudes civiles et les nôtres est une des plus réelles curiosités de cette ville, où il y en a si peu. Je n'oserais affirmer que, par opposition à nos mœurs, celles des Maures d'Alger soient irréprochables, mais elles sont assurément fort discrètes. Nous disons en France que la vie privée doit être murée; mais cela n'est vrai qu'en Afrique. En France, la liberté laissée aux femmes et l'infatigable inquisition qui les poursuit ont enlevé tout mystère à la vie intime. Les dieux pénates ont abandonné le sanctuaire où vit la famille, et ne la protègent plus contre l'œil du public. Toute famille est à jour. Il n'y a plus de *simple histoire*, comme celle de miss Inchbald; car le public se mêle toujours plus ou moins de nos affaires domestiques, et leur donne ce cachet un peu théâtral qui est celui de toute l'époque. Mais l'Afrique! voilà un pays où la vie intime est matériellement murée, et où elle défie les regards les plus curieux et les recherches les plus actives! Imaginez, en effet, des maisons cachées dans les mille sinuosités d'un immense labyrinthe de pierre, perdues et étouffées dans ses mille replis, et qui ne vous montrent que quatre murailles, pâles et silencieuses comme la face des muets du sérail. Si vous frappez, une petite porte doublée de

fer s'ouvre timidement, vous jette un regard effrayé, et se ferme presque toujours, si vous n'êtes le maître ou le serviteur du logis. On entre dans une mosquée bien plus facilement que dans une maison mauresque. J'ai visité, tout botté, la mosquée de Sidi-Abderaman, grande chambre blanchie à la chaux, où sont suspendus toutes sortes de chiffons votifs, et qui figure assez exactement une de ces boutiques où les teinturiers font sécher des étoffes sur des barres transversales. J'ai vu cette mosquée, mais je n'ai pu voir, si ce n'est par fraude, l'intérieur d'une maison mauresque. J'ai assisté ainsi, caché derrière une tapisserie, à un mariage civil. Pendant que tous les hommes, réunis dans une salle basse, se livraient à l'innocente joie d'un mauvais dîner, les femmes de la famille entouraient la mariée, qui faisait mine de s'ennuyer horriblement ; car elle posait, immobile sur sa chaise, les yeux teints, les mains colorées, empaquetée dans l'or et dans la soie, comme une sainte dans sa niche ; et ses respectables parentes lui mettaient des anneaux aux mains, aux pieds, aux oreilles, lui chargeaient la poitrine d'un déluge de perles et l'abreuvaient de café froid. Le lendemain, après la nuit des noces, même immobilité. La mariée était assise, son mari couché à ses pieds comme un chien de Terre-Neuve. Il fallut partir ; je n'en sus pas davantage sur la vie privée des Maures, si ce n'est que cette étrange lune de miel dure chez eux huit jours. Pendant huit jours le maître de la communauté prélude, en cette posture, au gouvernement de la maison.

Maintenant, que se passe-t-il derrière ces murailles si discrètes ? Quelle vie y mène-t-on ? « On s'y ennuie, me disait mon jeune Maure. (Je dois dire, pour être exact, qu'il arrivait de Paris.) Nos femmes passent leur vie à se teindre les mains et les yeux, et nous n'avons de refuge contre cet ennui que les bazars, où nous voyons périr notre commerce, et les cafés maures, qui sont de hideux cabarets auprès des vôtres. » En effet, cet homme, distingué par sa naissance, possesseur d'une assez belle fortune, doué d'un esprit facile, et d'humeur tout à fait sociable, passait sa vie accroupi sur la devanture des échoppes, devisant avec les marchands d'épices ou savourant le café au fond d'estaminets obscurs et souterrains.

— Et vos femmes, comment supportent-elles cette solitude ?

— Elles y sont nées, elles y mourront. D'ailleurs elles ont les bains maures.

Les bains maures sont en effet le lieu de rendez-vous habituel des femmes de la ville. On sait la différence qu'il y a entre un bain maure et un bain français. Dans le bain français, le baigneur est libre ; dans le bain maure, il est le martyr de trois bandits qui, après s'être emparés de sa personne, lui font subir une série de traitements barbares et grotesques que la plume se refuse à décrire. C'est à ces bains que se rend la bonne compagnie de la ville, là que se rassemblent les femmes. C'est le salon du grand monde. Quelquefois les personnages y tiennent leurs assises en peignoir, ou même dans un déshabillé plus simple. Toute la sociabilité mauresque gravite autour d'une étuve infecte ou d'une douzaine de portefaix, hommes ou femmes, qui font métier de frotter les gens du matin au soir ; les hommes le matin, les femmes dans l'après-midi. Celles-ci sortent de leurs maisons, couvertes de la tête aux pieds, ridiculement emmaillottées dans une profusion de voiles blancs qui les font ressembler à des paquets de linge, et elles vont au bain accompagnées de leurs esclaves. Elles se réunissent ordinairement dans le vestibule d'entrée, et s'y livrent à un ramage qui étourdit les passants. C'est là qu'elles étalent tout le luxe de leur toilette, là qu'elles épanchent leur âme dans d'interminables confidences, là qu'elles se jalourent, se disputent, là qu'elles médisent, là qu'elles vivent, en un mot, de la vie des femmes de l'Orient. Rentrées chez elles, elles ne sont plus que les servantes d'un mari.

J'ai hâte de finir ; un mot seulement. Dans Alger, j'ai montré comment la question de souveraineté s'était naturellement décidée entre la population conquise et le peuple conquérant, non que les vieux préjugés ne résistent, non que le passé accepte sans protestation l'empire du nouveau régime ; mais il se sent vaincu. Aujourd'hui, partout où l'esprit de l'Orient se rencontre avec l'esprit européen, il recule aussitôt, étourdi par le bruit, ébloui par la lumière, effrayé par l'as-

surance avec laquelle nous procédons d'ordinaire à nos prises de possession politiques. L'esprit européen, je devrais dire l'esprit français, a pénétré dans l'Orient à la suite de Napoléon. Il y est resté. Il y restera. L'histoire de l'Égypte, celle de l'empire ottoman tout entier ne sont plus, depuis quarante ans, que l'analyse de cette lente décomposition du passé qui aspire à se transformer. Mais cette transformation des empires ne réussit pas partout au même degré. Le dieu manque souvent au succès de la métamorphose. Il faut que le passé ait conservé quelque vie pour être habile à se transformer. Les nations décrépites sont aussi impuissantes à se reconstituer que les corps usés à rajeunir. On peut les détruire ou les partager; on ne les renouvelle pas, même avec des chartes constitutionnelles. Où l'Égypte trouve la vie, l'empire ottoman peut rencontrer la mort. La ville d'Alger y a trouvé jusqu'à présent la source d'une immense prospérité matérielle, mais prospérité factice, comme serait celle d'une hôtellerie bien achalandée dans le voisinage d'une garnison. Il me reste à rechercher maintenant à quelles conditions cette prospérité peut être sérieuse et durable.

Il y a un fait qui est plus fort et plus obstiné que toute l'éloquence des adversaires de notre établissement d'Afrique : c'est la nécessité de le garder.

Si nous pouvions céder honorablement notre conquêtes aux marchands d'épices d'Alger ou aux *réguliers* d'Abd-el-Kader, et n'avoir de successeurs que les indigènes, je concevrais les partisans de l'abandon, sans être pourtant de leur avis. Mais nous n'avons pas le choix. Il faut que l'Algérie soit à nous, ou qu'elle tombe aux mains de toute autre puissance maritime de l'Europe que notre départ y appellera. Comme souverains, les Turcs ne sont plus possibles à Alger; les indigènes y sont ridicules. Abd-el-Kader n'a pas l'étoffe d'un Genserik ou d'un Jugurtha. Le premier vaisseau de guerre européen qui entrerait, après la retraite des Français, dans le

port d'Alger, y abattraît à coups de canon la bannière de l'émir et y planterait la sienne. Nous avons donné l'Algérie à l'Europe. Elle lui appartient. Nous ou nos rivaux, choisissez. Mais c'est un pavillon européen qui doit briller sur les murs de la Casbah. Si ce n'est le coq français, c'est l'aigle russe ou le léopard britannique qui doivent se chauffer aux rayons du soleil d'Afrique.

Remarquons, en passant, qu'aussi loin que remonte l'histoire de ce vaste littoral, dont nous occupons aujourd'hui une portion si considérable, il n'y a pas trace d'un conquérant du pays qui ait été supplanté par les indigènes. Les indigènes ont reçu la loi de tout le monde, et ne l'ont faite à personne. S'ils ont quelquefois inquiété l'établissement du vainqueur, ils ne l'ont jamais ni empêché ni détruit. C'est toujours du dehors qu'est venue sa ruine. Les dominateurs de l'Afrique traversent tous la mer. Ce sont des vaisseaux rapides qui portent les bagages des conquérants. Le vent du nord les pousse avec les flots soulevés vers ce beau rivage. Les Romains chassent les Carthaginois, et sont chassés par les Vandales. Bélisaire détrône Gelimer. L'invasion arabe succède à la conquête gréco-romaine. Les gouverneurs espagnols remplacent les kalifes, et sont vaincus par les corsaires de Constantinople. Nous, les derniers venus, nous avons chassé les Turcs. Nous sommes les successeurs d'Abd-el-Malek, de Gomarez et de Barberousse. Étrangers, nous avons recueilli l'héritage de la domination étrangère. Nous avons succédé à ses droits, à ses charges, à ses vicissitudes, à ses périls. Après nous, ce ne seront pas les Arabes qui ramasseront le sceptre de la conquête africaine. Leur main n'est plus assez forte pour le porter. A qui donc laisserions-nous l'Afrique? A nos ennemis ou à nos rivaux du continent.

Depuis onze cents ans qu'ils habitent le sol africain, les Arabes y ont pris racine. Ils en sont aujourd'hui les véritables indigènes. Ils subissent à leur tour la loi d'infériorité qui a de tout temps pesé sur la population aborigène de cette terre prédestinée à l'invasion : ils sont impuissants à organiser et à gouverner. Ils nous résistent ; je le crois bien ! C'est nous-mêmes qui les avons, en quelque sorte, dressés pour la résis-

tance. C'est notre politique inconsistante qui les a encouragés à la révolte; c'est notre amitié infidèle qui les a livrés à l'influence d'Abd-el-Kader; c'est la stérile stratégie de nos expéditions périodiques qui les entretient dans cette alliance. Mais malgré les fautes de notre politique et de notre tactique, les indigènes ne prévaudront pas contre nous. Supposons un système plus habile, et ils se tourneront de notre côté. Ennemis dangereux, alliés suspects, voisins incommodes, ou partisans déclarés de l'occupation française, qu'importe? les Arabes ne seront jamais nos héritiers. Ce n'est pas contre eux qu'il faut garder l'Afrique. Je dis plutôt que c'est avec eux qu'il faut la conserver et la défendre contre l'étranger.

Ce point de vue est celui de M. le général Létang, et il le développe avec un talent remarquable dans l'ouvrage qui a été l'heureuse occasion de cette étude. M. le général Létang, qui a su faire en Afrique deux choses qui semblent là plus difficiles que partout ailleurs, vaincre et gouverner, ne veut pas qu'on abandonne cette terre inondée de sang français. Il ne veut pas non plus qu'on ne la possède qu'en la ravageant. Il n'accepte ni l'occupation restreinte, qui lui semble un abandon hypocrite, ni la conquête illimitée, qui ne procède que par extermination. Que propose-t-il donc? Un système qui ne serait ni l'abandon ignominieux ni la guerre perpétuelle, qui ne serait ni timide et impuissant comme la domination restreinte, ni fanfaron et ruineux comme la conquête illimitée; un système qui unirait les mérites de la prudence aux bénéfices de l'action, et ne sacrifierait pas l'avenir pour la plus grande gloire du présent. Ce système, c'est celui de l'occupation progressive. Ne conquérir que pour coloniser : n'avancer qu'en se fortifiant, et n'occuper militairement que la portion du territoire qu'on peut cultiver; faire concourir à la culture des terres, avant et après l'arrivée des colons civils, la population indigène et l'armée active; concilier les indigènes à la colonisation en rétablissant les villes musulmanes, en réformant l'administration française, en créant des hospices pour les Arabes, en donnant à leurs milices les villes de l'intérieur à occuper et à défendre; s'ils résistent, les frapper dans leur liberté plutôt que dans leurs biens, et envoyer en

France des prisonniers qui en rapporteraient des habitudes et des idées civilisatrices; quant à l'armée, la cantonner dans de grands camps destinés à devenir des bourgades ou des villes chrétiennes, et d'où elle rayonnerait en colonnes mobiles dans un espace qui serait successivement conquis, pacifié et colonisé : tels sont les éléments principaux du système proposé par le général Létang. On le voit : ce plan repose sur deux grands principes, le respect de la nationalité arabe et son initiation graduelle aux intérêts et aux destinées de la conquête; en second lieu, l'application des troupes françaises aux travaux de la vie coloniale. J'omets dans ce résumé tout ce qui n'est qu'accessoire et secondaire. Le système vit par ces deux principes; ce sont les deux grands moteurs qui, combinés avec un nombre infini de rouages très-complicqués, font marcher cette savante machine, avec laquelle le général Létang veut lentement fonder un empire français dans l'Algérie.

Je crois, quant à moi, que s'il existe des moyens de fonder un établissement durable en Algérie, le système proposé par M. le général Létang est un des meilleurs. A l'état de théorie, il est irréprochable; et on conçoit qu'un homme aussi profondément pratique que l'ancien gouverneur de la province d'Oran s'arroge le droit de répondre de son exécution. Je crois donc M. le général Létang sur parole. Son système, si exclusivement théorique qu'il paraisse à la première vue, est en réalité applicable. L'illustre maréchal Valée l'a inauguré en partie et avec succès, avant que le général Létang eût rien écrit, dans la province de Constantine; et tout porte à croire que ce système sera un jour la loi commune et l'évangile politique de la régence. Il est si absurde, en effet, de supposer que nous n'avons conquis l'Algérie que pour en faire un vaste entrepôt de comestibles et de liqueurs fortes, un champ de manœuvres pour nos troupes, ou un Botany-Bey pour nos forçats, qu'il faut bien lui chercher une autre destinée et un autre emploi. Oui, lorsque par la pensée on embrasse tout ce magnifique littoral où, sur une étendue de deux cents lieues, le drapeau français brille partout dans l'inaltérable azur du ciel africain; quand on contemple ces riches campagnes, ces immenses pâturages, ce sol si fécond, ces cultures si variées;

quand on songe que l'Algérie produit tout ce que la France a intérêt à recevoir, le blé, le coton, la cire, l'huile, la soie, le tabac, toutes les matières premières qui coûtent à la consommation et à l'industrie française plusieurs centaines de millions payés annuellement à l'étranger ; lorsque ensuite, en élevant un peu son point de vue, on songe que Mers-el-Kebir, la grande rade, est à une demi-journée de Gibraltar ; qu'à l'autre extrémité Bone, la sainte ville, touche à la Sardaigne et à la Sicile ; que Constantine nous lie à Tunis et à tout le commerce intérieur du continent africain ; quand on voit Alger, le front dans l'Atlas, les pieds dans la Méditerranée, entourée d'une ceinture de forteresses et retranchée derrière son môle en construction, comme une sentinelle préposée à la garde de cette mer qu'on a appelée un lac français ; et lorsque enfin, pénétrant plus avant dans les terres, on y reconnaît les vestiges d'une civilisation puissante, et partout, gravées sur la pierre, les glorieuses initiales de ce grand peuple qui construisait des amphithéâtres pour les oisifs de ses municipes, dans des lieux où nous avons peine à dresser quelques baraques pour nos soldats blessés ; quand, dis-je, on évoque ainsi par l'imagination tous les souvenirs de cette contrée célèbre, on recule devant l'idée de réduire cette belle et noble conquête aux proportions misérables d'une occupation restreinte ! On s'indigne à la pensée de faire de toutes ces villes, acculées à la mer, le monopole de quelques aubergistes et la prison de quelques soldats ! Au lieu de cela, on se prend à rêver un vaste empire, une sorte de France africaine, avec ses chefs jeunes et entreprenants, son armée moitié gauloise et moitié numide, son peuple de colons intrépides et industriels, sa pépinière de marins infatigables, sa civilisation libérale et cosmopolite, son gouvernement quelque peu oriental et fastueux, sa politique toute nationale, dont la pensée serait à Paris, et le bras, mais un bras libre d'entraves, partout où le soleil de Mauritanie éclairerait un drapeau français ! Oui, voilà l'Afrique que je rêve¹, quand je vois tout ce que la nature a fait pour

¹ Ce qui était un rêve en 1841 était devenu, au moment de la chute de la monarchie de Juillet, et sur bien des points, une réalité.

ce pays admirable, tout ce que le ciel a répandu de beauté sur ses formes et de fécondité dans son sein ! Quand la conquête est si belle, c'est du génie que l'on souhaite au conquérant ! Quand le cadre est si éclatant, on veut que le tableau soit magnifique !

Aujourd'hui l'Afrique semble vouée, comme la France, à la mesquinerie et à la médiocrité qui se glissent insensiblement dans nos habitudes et dans nos affaires. Nos chefs sont vaillants, nos soldats intrépides. Nous avons en Afrique des noms jeunes et illustres, des drapeaux déchirés, des tombes glorieuses. Avec tout cela, notre œuvre est petite. Les acteurs sont excellents, la pièce est médiocre. Nos demi-dieux jouent le mimodrame. D'où vient ce contraste ? c'est que depuis dix ans nous n'avons envoyé en Algérie que de l'argent et des hommes, et pas une idée. Il n'est pas sorti de nos conseils, préoccupés de divisions intestines, un plan sérieux, un système praticable, bon ou mauvais. On a vécu au jour le jour. On a administré l'Afrique comme une sous-préfecture de France ; on a traité Alger comme une bonne ville. On est allé y chercher des emplois, des grades, des décorations, y refaire sa fortune ou sa renommée, et puis on est revenu sans se soucier si on y laissait la misère ou le désordre. Pendant ce temps-là nos soldats se battaient bien. Ils mouraient en héros au fond des ravins ou sur le plancher des hôpitaux. Cela nous suffisait. Il semble, en effet, que nous ne demandions à l'Afrique que l'émotion d'un spectacle terrible et lointain. « Comment vous trouvez-vous ici ? demandait-on à un fiévreux gisant sur la paille d'une ambulance. — Nous mourons ! c'est l'ordre. » Nous recueillons ces traits d'héroïsme et ces paroles de sublime résignation : nous les enregistrons dans les journaux, et puis nous allons à nos affaires et à nos plaisirs. Qui a songé sérieusement depuis dix ans à féconder ce sang généreux ? Qui a fait sortir de toutes ces épreuves une leçon profitable ? Qu'on nous montre un système qui ait prévalu dans les conseils du gouvernement ! Qu'on nous en montre un à qui on ait laissé le temps de s'établir dans ceux de la régence ! Pendant ces dernières années, l'Afrique a été gouvernée par deux systèmes à la fois : l'un qui

se rapprochait du plan conciliateur du général Létang, l'autre qui employait des procédés absolument contraires. Où était la vérité ? Était-ce à Constantine ? Était-ce à Alger ?

Et depuis que la guerre est partout, comment avons-nous montré notre supériorité sur les Arabes ? En leur faisant la grande guerre, la guerre de manœuvres et d'échiquier où les masses sont tout, où l'individu n'est rien, pendant qu'ils nous faisaient, eux, la guerre de tirailleurs, la guerre d'escarmouches, de surprises et de guet-apens. A cette guerre tout individuelle, en quelque sorte, nous avons répondu par la guerre des gros bataillons. Qu'en est-il résulté ? C'est que les Arabes, vaincus dans cent combats, mais jamais entamés sérieusement, se croient aujourd'hui plus forts que nous ; ils croient à leur supériorité physique sur chacun de nous ; ils nous craignent comme nation, ils ne nous redoutent pas comme individus. Quelque absurde que soit cette confiance, elle les soutient, elle les exalte ; elle leur donne parfois l'audace de se commettre avec nos gros canons. Les Arabes, c'est l'avis du général Létang, du commandant Péliissier et de tous ceux qui ont bien vu l'Afrique ; les Arabes ne sont pas une race de fanatiques incorrigibles ni un peuple fortement lié par l'indestructible ciment des intérêts et des lois. Un grand nombre d'entre eux seraient encore avec nous et combattraient dans nos rangs, si nous l'avions bien voulu. Mais ils se croient individuellement plus forts que nous, et c'est par là qu'ils résistent. Rassemblement d'individus sans autre cohésion que la contrainte factice et éphémère qu'Abd-el-Kader exerce aujourd'hui sur eux, c'est, quoi qu'on en dise, la seule force qu'ils nous opposent. Quelle est notre force, à nous ? le sentiment de notre puissante unité nationale. Nous savons qu'une grande nation est derrière nous ; que chacune de nos victoires retentit jusqu'au fond des entrailles de cette mère commune, que chaque désastre peut être réparé avec ses trésors ; qu'elle met à notre service ses finances, ses dépôts, sa marine, ses états-majors, son organisation formidable. Là sont la force et la sécurité de notre établissement en Afrique. Mais chez nous, disons-le, l'individu isolé se sent chétif ; et c'est ce qui explique comment, à une grande distance de nos

frontières, quand des désastres sont venus nous frapper, le découragement individuel a tout à coup succédé à l'enthousiasme collectif de nos armées et entraîné d'irréparables malheurs.

L'Arabe, au contraire, est une personnalité hardie, un individu qui a confiance en soi ; c'est une puissance qui se compose d'un cheval rapide, d'un fusil à longue portée, d'un yatagan et d'un cœur bien trempé. Avec ce bagage, un Arabe se met en campagne, et il est toujours prêt, comme les héros d'Homère, à railler sur leur petite taille nos conscrits à la mine chétive et à l'âme intrépide. Abd-el-Kader lui-même, quoi qu'il fasse en ce moment pour créer une véritable nation arabe, comprend la force de ce sentiment qui relève la puissance de l'individu. Il en est le type accompli, l'expression vivante. Qu'on se rappelle son entrevue avec le général Bugeaud, chef d'une armée française et représentant d'un puissant empire. D'où venait la confiance de ce barbare à la vue de son rival, qui fut, si j'ai bon souvenir, obligé de lui donner une leçon de politesse ? C'était, qu'on me pardonne de le dire et si mesquine que ma réflexion paraisse, c'était qu'il se sentait plus habile cavalier que son adversaire. Aussi comment reçut-il le général français ? « Abd-el-Kader, dit le narrateur officiel de cette entrevue, était à quelques pas en avant, monté sur un beau cheval noir qu'il maniait avec une dextérité prodigieuse. Tantôt il l'enlevait des quatre pieds à la fois ; tantôt il le faisait marcher sur les deux pieds de derrière. » Suivant lui, ces tours de voltige, qui amusent les enfants chez Franconi, devaient donner à son adversaire une grande idée de sa supériorité et de sa force. Tous les chefs barbares sont un peu fanfarons. Qu'on se rappelle ces rois chevelus si admirablement peints dans les *Martyrs*. Quel est le fond de leur confiance et le motif avoué de leur orgueil ? C'est le sentiment de leur force physique. Il suffit d'ouvrir l'histoire pour y voir le rôle qu'a joué partout, dans l'enfance des sociétés, ce sentiment exalté par la convoitise et entretenu par la guerre. Abd-el-Kader est un chef habile et entreprenant ; mais je crains qu'on ne l'ait grandi outre mesure. C'est un politique de troisième ordre enté sur un matamore. Ôtez à cet

homme la croyance que vous ne pouvez rien contre lui qu'avec un attirail de guerre considérable ; enlevez aux Arabes le sentiment de leur supériorité physique ; montrez-vous aussi lestes, aussi infatigables, aussi tempérants, aussi patients qu'eux-mêmes. Au lieu d'entreprendre contre eux ces expéditions ruineuses qui ressemblent à une campagne sur le Rhin et de combattre Abd-el-Kader comme l'archiduc Charles, traînant après vous d'immenses convois qui ne devraient être que l'instrument et qui semblent le but de toutes vos entreprises ; au lieu d'étaler devant votre insaisissable ennemi toute cette vieille tactique dont se moquent des gens qui n'acceptent jamais la bataille ; au lieu de faire marcher vos armées comme si vous deviez avoir pour étape Wagram ou Marengo, sachez que vous avez affaire à un ennemi qui ne vous résistera sérieusement que dans les défilés de ses montagnes, et que vous n'atteindrez en plaine qu'en le poursuivant à outrance. Mobilisez donc, comme le conseillait si judicieusement le général Bugeaud, mobilisez vos bataillons, au lieu de les concentrer. Soulagez leur marche ; dégagez leur allure ; faites-les rayonner sur tous les points dans la campagne, au lieu de les traîner péniblement dans les ornières de vos expéditions précédentes. Qu'ils apparaissent partout à la fois, imprévus et terribles ; et qu'au lieu de s'étendre en lignes de bataille savantes et symétriques devant les Arabes, qui ne font qu'en rire, ils se divisent et se morcellent à l'infini. Que les Arabes les trouvent partout, ravageant leurs champs, brûlant leurs silos, enlevant leurs armes et leurs chevaux ; qu'ils soient partout surpris, châtiés, dépouillés, affamés, et alors, insensiblement, l'idée de votre force pénétrera dans leur esprit. Vous les soumettrez au seul joug qu'ils acceptent, celui de la force¹. Aujourd'hui ils ne voient en vous qu'une race industrielle qui a sur eux la supériorité de ses finances, et qui fait la guerre à prix d'or ; ils croient plus à votre habileté qu'à votre puissance.

¹ On sait que c'est le système que le maréchal Bugeaud a glorieusement pratiqué et qui a assuré la conquête définitive de l'Algérie à la France.

C'est donc cette opinion qu'il faut détruire. « Il faut, dit M. le général Létang, rechercher désormais dans nos opérations militaires une série d'heureux coups de main plutôt que des victoires qui ne profitent qu'à notre amour-propre, mais nullement à nos intérêts. » L'année dernière nous avons pris Médéah. Pour notre armée, pour nos princes, pour nos généraux, c'était un brillant fait d'armes; pour notre politique africaine, c'était une défaite. On avait pris une ville; on n'avait pas conquis un pouce de terrain. Médéah était une prison d'où le général Duvivier ne pouvait sortir qu'avec l'escorte d'une armée. Il avait pour cinquante jours de vivres; il serait mort de faim, comme en pleine mer, avec toute sa troupe, si on n'était venu le ravitailler deux mois après. Dans la ville prise, il n'était pas resté un homme vivant. Abd-el-Kader n'y avait laissé qu'une folle décrépète, comme une injure et un défi à nos prétentions de souveraineté. Et, en effet, qui est aujourd'hui le maître du pays, de lui ou de nous? N'avons-nous pas en ce moment dix mille hommes, commandés par le gouverneur général, qui font campagne uniquement pour escorter les pourvoyeurs de Milianah? Tel est l'état des choses. Il ne m'appartient pas de m'en plaindre. Je n'ai mission de censurer personne, et tout homme de guerre a droit de décliner ma compétence. Je n'ai pas pris plaisir à relever des fautes commises; je n'ai constaté que des malheurs réparables. S'il y a un coupable, c'est tout le monde. Parmi les généraux qui ont successivement gouverné l'Afrique, les uns ont laissé des souvenirs honorables; les autres, comme le maréchal Valée, des traces glorieuses de leur passage. Tous ont légué à leurs successeurs une expérience qui ne sera pas perdue. Mais, pour que les leçons du passé profitent à l'avenir, il faut que quelqu'un les enregistre et qu'une voix respectée les proclame. C'est dans cette intention que M. le général Létang a publié son livre. Il n'en est pas, en effet, qui joigne à une connaissance plus profonde de la question la preuve d'un patriotisme plus sincère et une plus ardente recherche de la vérité.

VIII

DE BAYONNE A MADRID.

Décembre 1846.

I

Vous vous souvenez, monsieur ¹, de ce conte de Boccace où figure un juif qui va se convertir à Rome. Étant arrivé, par un temps de grande corruption, dans cette capitale du monde chrétien, voici le raisonnement que fit ce juif : « Puisque la religion catholique a pu résister à tant de désordres, c'est qu'elle est sainte. » Et il demanda le baptême. J'ai raisonné de même. J'étais venu en Espagne la tête pleine du souvenir de ses soixante dernières années, persuadé de n'y rencontrer que le simulacre d'un gouvernement et l'ombre d'un peuple. Mais j'ai dû faire le même raisonnement que le juif. Puisque l'Espagne a résisté à toutes les causes de décadence sociale et politique qui la travaillent depuis plus de deux siècles, c'est qu'elle est forte et vivace. Et là-dessus je me suis mis à admirer démesurément l'Espagne et les Espagnols.

J'essayerai, monsieur, dans la suite de cette correspondance, de justifier ce début apologétique, qui ne sera pas, je le prévois, du goût de tout le monde. De ce côté-ci des Pyrénées, nous jugeons sévèrement l'Espagne, comme une nation qui fait trop parler d'elle. De son côté, l'Espagne se cabre volontiers contre nos critiques. Elle est sur ce point d'une intolérance quelquefois excusable, trop souvent injuste. Croiriez-vous, par exemple, que la société de Madrid n'a pas encore pardonné à M. Théophile Gautier le charmant livre dans lequel il a raconté son voyage *tra los montes*, chef-d'œuvre accompli d'inoffensive raillerie, de verve descriptive et de vérité pittoresque ? Je reviendrai quelque jour sur cet amu-

¹ Le directeur du *Journal des Débats*.

sant ouvrage, auquel les Espagnols ne devraient pas du moins refuser le mérite de n'avoir ni chargé ni flatté leur portrait. Mais c'est de cela peut-être qu'ils se plaignent. L'Espagne, comme la plupart des gens qui se font peindre, pardonne l'exagération; elle se révolte contre la ressemblance.

Et maintenant, monsieur, je me sens plus à l'aise pour donner carrière à mes souvenirs de quinze jours dans la suite de ce rapide travail; car, si la liberté de mes jugements risque de choquer parfois la susceptibilité un peu farouche de mes lecteurs ultrapyrénéens, il est impossible cependant que l'Espagnol le plus ombrageux, en songeant à mon début, soit inquiet de ma conclusion.

J'ai traversé en très-peu de temps quatre provinces de la monarchie espagnole; je les ai vues en courant. Ce sont mes notes de voyage que je vous adresse. Elles ne valent que par la sincérité du témoignage qu'elles contiennent. Je n'ai pris conseil que de mes impressions personnelles; et toutefois je n'aurais pas eu l'idée de les communiquer au public, vieilles de deux mois, si les nouvelles qui nous arrivent en ce moment d'Espagne ne m'avaient paru confirmer la plupart des observations que j'en ai rapportées. Il arrive quelquefois que nous jugeons, à première vue, sur leur mine bonne ou mauvaise, les gens à qui nous avons affaire, et nous attachons toujours une certaine importance à cette première et trop décisive impression. Il est absurde de s'y obstiner, si une expérience plus approfondie vient la contredire. Mais si l'événement la confirme, il est sage de s'y tenir. Je dirai donc, sans y rien changer, l'opinion qu'une première visite m'a laissée de l'Espagne et des Espagnols. Si je déplaît, c'est sans malveillance, et si je me trompe, c'est de très-bonne foi.

Et d'abord, monsieur, c'est un grand embarras, je vous l'assure, quand on se met en quête d'impressions générales, et qu'on voudrait résumer dans une synthèse un peu fidèle la masse flottante de ses souvenirs, de se trouver du premier coup en face d'une telle diversité et de pareils contrastes. Entre le Guipuscoa et l'Alava d'une part, la Vieille et la Nouvelle-Castille de l'autre, on pourrait vraiment croire, au premier abord, qu'il n'y a de commun que ce nom générique

sous lequel les nomenclatures géographiques classent invariablement tous les membres dispersés de ce grand corps qui forme l'Espagne. Oui, c'est l'Espagne sur la carte. Ce sont en réalité plusieurs peuples avec des physionomies, des mœurs et des instincts différents. Ils ne se ressemblent, à la première vue, que par la plus détestable institution qui puisse servir de lien à une nationalité dissoute, par la soupe à l'huile, cet affreux ordinaire de toutes les auberges espagnoles depuis la Bidassoa jusqu'au Manzanarès.

Mais, en dépit de la soupe à l'huile, essayez donc, quand vous avez parcouru ce qu'en Espagne on nomme les provinces, et que vous entrez ensuite dans les Castilles, de placer dans le même cadre l'image de ces deux pays, le portrait de ces deux peuples. Vous allez juger de la difficulté. Quand je suis entré dans les provinces (c'était peu d'heures avant le coucher du soleil), j'ai été frappé d'un spectacle qui a reporté mon esprit aux souvenirs les plus classiques de mon enfance. Dans la plupart des villes et des villages que je traversais, une espèce de cirque était établi sur un des côtés de la route ; au milieu, une place libre pour le jeu de paume et les exercices du corps ; tout autour, la population du lieu, mais la population entière, hommes, femmes, vieillards et enfants, en habits de fête, empressée, joyeuse, prenant part à cette lutte de la force et de l'adresse par ses applaudissements et ses cris. On eût dit une bourgade de la Grèce héroïque au jour de quelque olympiade. C'était, pour des voyageurs, un spectacle d'une nouveauté charmante. J'arrive à Burgos, capitale de la Vieille-Castille ; c'était également le soir. Descendu de voiture, je cours à la place, une place immense. Un sombre portique règne alentour. Sous cette galerie, j'aperçus la foule des promeneurs, mais si serrée et si lente que je fus obligé de prendre le pas. Je prêtais l'oreille ; les bouches étaient closes.

Enveloppés de manteaux bruns ou noirs, dont un des plis, rejeté sur l'épaule gauche, est également collé sur la bouche, les hommes, ainsi affublés et couverts du *sombrero* qui ne laisse voir que l'étincelle de l'œil brillant dans l'obscurité de ses larges bords, avaient l'air, non de paisibles bourgeois qui

prennent le frais, mais de conspirateurs qui méditent un mauvais coup. Quoi ! toute une ville conspirer ! à ciel ouvert, en place publique ! Cela n'était guère probable, d'autant que les princes français étaient passés quelques heures auparavant et avaient été fort honorablement reçus. Je fus donc obligé d'en convenir : cette ronde mélancolique autour de la place de Burgos, digne du pinceau de Holbein, c'était la promenade du soir des habitants de la Vieille-Castille. Mais je me ressouvins des jeux de paume du Guipuscoa. Même surprise à Madrid. On m'avait prédit que je retrouverais à la *Puerta del Sol* une image du *Forum* ou de l'*Agora*. J'y trouvai une cohue de désœuvrés, quêteurs de nouvelles, chercheurs de places, curieux avec des airs d'indifférence, mécontents avec des attitudes de résignation, passionnés qui dissimulent, importants qui se perdent dans la foule ; tout cela froid, immobile et pétrifié... Que j'étais loin de Rome et d'Athènes ! Non, je ne croirai jamais que ce soit là le cœur de la fière et noble Espagne. On sentirait battre et frémir les artères au foyer de ce sang généreux. On y verrait le mouvement, la passion et la vie, au lieu de ce spectacle à dormir debout. Quelqu'un a-t-il calculé le temps qu'un habitué de la *Puerta del Sol*, bien enveloppé de son manteau, peut rester à la même place, dans cette immobilité de fakirs sans parole, ni geste, ni regard ? Pour ma part, je ne l'essayerai pas. Je le répète, j'aime mieux les jeux de paume du Guipuscoa.

J'insiste sur ces différences, et jugez, monsieur, de celles que j'aurais pu relever, si, au lieu de traverser seulement quatre provinces de l'Espagne, j'avais pu les parcourir toutes ; si, en regard de la physionomie du Guipuscoan et du Madrilègne, j'avais pu faire poser celle de l'Andalous et du Valencien. Mais si j'insiste sur ces diversités du type espagnol, ce n'est pas besoin puéril de chercher des contrastes, ni désir d'en exagérer le caractère et la portée. Je sais où ils s'arrêtent, et où se rencontrent les signes communs de cette nationalité vivace et virile dont la lutte contre tant d'invasions successives est, depuis tant de siècles, l'entretien et le spectacle du monde. « Les Espagnols n'ont jamais fait bonne mine à

leurs vainqueurs. » Ce mot, que j'ai recueilli de la bouche d'un amiral qui leur a fait longtemps la guerre, m'a semblé résumer admirablement toute leur histoire. J'essayerai d'y joindre plus tard quelques-unes de mes impressions. Je ne veux en ce moment que signaler l'embarras du voyageur qui, ayant franchi la frontière et roulant sur les routes de l'Alava et de la Castille, y cherche naïvement l'Espagne. Pour une qu'il demande, il en trouve trois sur un parcours de moins de cent lieues, s'il regarde au langage, aux mœurs et aux habitudes extérieures de la population ; et, si c'est au paysage qu'il s'arrête, c'est bien autre chose.

J'ai passé deux fois la Bidassoa pour entrer en Espagne, et dans des circonstances bien différentes. La première fois (c'était, je crois, en 1837), Irun était bloquée ou à peu près par les troupes de don Carlos, dont on apercevait les avant-postes à une portée de fusil. L'intérieur de la ville présentait un aspect lamentable ; les christinos s'exerçaient sur le rempart au tir du canon, et on se demandait, en les voyant, si ces hommes, qui maniaient des instruments de mort, étaient réellement en vie, ou si ces guenilles héroïques dont ils étaient à moitié couverts cachaient des fantômes de soldats. Rien n'est triste comme le spectacle de soldats qui souffrent de la misère, et qui portent avec des bras affaiblis par le besoin les armes qui sont le salut de tous. Cependant, monsieur, au moment de cette première excursion sur le sol espagnol, tels étaient la beauté de la perspective, l'éclat du ciel, le rayonnement du jour sur les coteaux verdoyants qui forment une si charmante ceinture à ce délicieux pays ; tel était le prestige de ce beau cadre, que j'oubliai le tableau. J'emportai d'Espagne le sentiment et le souvenir d'une nature admirable. J'oubliai les hommes qui souillaient de leur sang ces vertes campagnes.

Cette année je suis revenu en Espagne. Les temps étaient bien changés : la paix régnait partout dans les provinces. Le ciel n'était pas plus brillant ; il paraissait plus serein. Le pays, un instant agité par le mouvement et le bruit des fêtes, avait repris son calme accoutumé. Je me livrai sans réserve à l'admiration de cette belle nature qui m'avait rendu moins amer,

en 1837, l'affreux spectacle de la guerre civile. Pendant que les douaniers espagnols fouillaient mes malles avec une politesse de marquis et que mes compagnons de voyage mangeaient un dîner à l'huile avec un appétit digne d'un meilleur sort, je pris le chemin qui conduisait au fleuve, et d'où la vue s'étendait sur un paysage d'une beauté incomparable. J'étais sur la rive espagnole. Sur l'autre, c'était la France qui semblait nous faire ses adieux en étalant devant nous une dernière fois tous ses charmes, rians coteaux, vertes prairies, bois suspendus à la cime des montagnes, et Béhobie baignant ses pieds dans les eaux du fleuve, et au loin le golfe de Gascogne perdu dans ce mélange inimitable qui ne se produit qu'aux beaux jours, quand l'azur de la mer se confond dans celui du ciel.

Tel était l'adieu que nous envoyait la France. Du côté de l'Espagne, un spectacle non moins charmant m'attirait. Je suivis un sentier qui conduisait à l'église, laquelle, discrètement cachée dans l'ombre d'un petit bois dont le feuillage caressait son austère façade, semblait plutôt un lieu de recueillement solitaire que de prière publique. Aussi bien les portes en étaient fermées. Je me ressouvins seulement que j'y avais admiré, en 1837, au fort de la guerre et de la misère de cette triste époque, un autel resplendissant d'or massif, d'un goût médiocre, d'une richesse inouïe. Ce que j'admirais, c'était l'héroïque abnégation du soldat, dont la détresse s'était arrêtée devant ce trésor confié à sa garde, et qui mourait de faim sur les marches de cette somptueuse église.

Irun est une sentinelle de l'Espagne sur la Bidassoa. Elle n'a pas d'autre importance. Au point de vue descriptif, elle donne dès l'abord une idée exacte des villes et des villages que vous allez traverser avant de gagner les Castilles. Elle est la très-fidèle introduction de ce beau poème pittoresque qui va se déployer sous vos yeux jusqu'à Vittoria. Jusqu'à cette capitale de l'Alava, le pays ne change guère. Ce sont partout les doux aspects et les riantes perspectives que vous avez laissés dans les Basses-Pyrénées. Le sol est cultivé, la montagne se couronne de bois, les fabriques sont agréablement perchées sur le flanc des coteaux ; les vallées se succè-